(Suite de la page 2 de couverture.)

de dépeindre sa chambre, de sa chambre même, faire semblant d'aller dans la rue pour la scruter du dehors par des prismes divers. Comme la chambre alors apparaît attirante, insolite, mystérieuse, cocasse. Le chat par le gros bout de la lorgnette est plus gros que le piano par le petit bout, comme le tableau accroché au mur du fond alors paraît proche et lointaines les persiennes de la façade. Si vous préférez, c'est du billard quand on joue bande avant au lieu de jouer bille en tête. Mais le billard, dites-vous, est démodé ! Place aux appareils qui régentent l'espace. Alors c'est du radar qui s'en va chercher un écho et qui n'écrit sur son écran que lorsque l'onde est allée se réfléchir sur un corps solide et parfois sur la Lune.

Ainsi, dans le roman d'anticipation, l'avenir déductible du présent n'est-il sérieusement utilisable qu'en fonction de ce présent. Qu'ont fait d'ailleurs les deux auteurs de « Brave new world *» et de «* 1984 *», si ce n'est de considérer ce principe ? Et n'est-ce point la raison pour laquelle ces deux ouvrages sont considérés comme étant sans doute les meilleurs de ce genre ? Les faits objectifs ont été inventoriés, classés, articulés les uns sur les autres, le sens général de leur évolution ultérieure en a été dégagé. Je crois qu'il y a plus de vérité dans le seul «* Meilleur des mondes *» que dans quarante tonnes de discours à l'O.N.U. sur les perspectives de la planète.*

Par une méthode identique, dans « Les soleils verts *», j'ai voulu montrer que la découverte de l'énergie atomique et que son utilisation non pacifique conduiraient logiquement et* rapidement *l'humanité à sa ruine ; qu'il était temps que la Terre reprenne à son propre compte la célèbre phrase : « Nous allons voir des choses auprès desquelles les passées ne sont que verdure et pastourelle. » Que Teilhard de Chardin, par exemple, a eu raison de dire que nos malheurs présents venaient de ce que les hommes ne se rendaient pas encore compte que l'âge néolithique s'était arrêté à la fin du XVIIIe siècle et que depuis nous étions entrés dans une nouvelle ère, très correctement appelée «* L'ère quinquernaire *». J'ai voulu aussi lever un petit coin de voile sur les étranges rivalités des empires silencieux et formidables qui enserrent, sans que nous nous en doutions, parmi nos vernissages et nos cinémascopes, notre petite vie provisoirement pacifique. J'ai voulu faire entendre à des oreilles habituées au bruit du Vel' d'Hiv', du Tour de France et des matches Reims-Sochaux, le grondement fabuleux d'une explosion thermonucléaire dont deux milliards d'êtres ne prennent connaissance que par des photos muettes d'enfants qui crient.*

Faire entendre aussi le crissement acide et presque sournois des cerveaux électroniques quand ils commencent à penser huit mille fois plus vite que saint Augustin, Shakespeare ou Beethoven. J'ai voulu peindre un monde invisible de tous, et pourtant plus puissant, plus réel que tous : les sous-marins qui patrouillent en secret dans l'Atlantique et les escadres cuirassées qui se déplacent aux antipodes. Les super-bombardiers qui croisent en permanence au-dessus du pôle. Les engins téléguidés qui disparaissent. Les terribles règlements de comptes entre agents spéciaux rivaux et parfois entre savants des systèmes opposés. J'ai voulu mettre des noms sur ces faits réels que sont Skorzeny, Ponte-Corvo, Fuchs, le Kremlin, le Pentagone, Einstein, la courbure de la matière et les fantastiques hypothèses actuelles sur la structure probablement « contrapunctique » de l'univers.

Et ce qui est sans doute effroyable, c'est que ce tableau n'est pas celui de notre avenir, mais celui de notre présent.

Les années ont passé depuis que Valéry disait aux civilisations qu'elles étaient mortelles. Aujourd'hui, nous savons qu'elles sont mourantes.

